

La Marionnette

JOURNAL SATIRIQUE

Paraissant le Dimanche

Les Abonnements pour Lyon ne sont pas reçus.

Départements :

4 fr. par semestre

DÉPÔTS A LYON : CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

Et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

Bureaux : A l'Imprimerie, Cours Lafayette, 5,

Les manuscrits et la correspondance devront être adressés à

E.-B. LABAUME

Cours Lafayette, 5

Les lettres non-affranchies seront refusées.

Les manuscrits non-insérés ne seront pas rendus.

COURRIER DE PROVINCE

Les gens désireux de ne pas voir l'exposition des Amis des Arts, feront bien de se rendre au palais St-Pierre, les vendredi et samedi de chaque semaine de midi à quatre heures du soir.

Ces jours-là, en effet, le visiteur infortuné aura assez à faire de ne pas marcher sur les queues de robe qui se présenteront sous ses pas, — pour ne pouvoir prêter qu'une attention des moins soutenues, aux tableaux appendus le long des murailles.

D'ordinaire une Exposition de peinture est faite pour être vue, — mais à Lyon, l'Exposition a cela de particulier qu'elle n'est pour les dames de bon ton qu'une occasion de se faire voir. — J'appelle dames de bon ton celles qui peuvent pénétrer au musée, les jours réservés, au moyen d'une carte spéciale, sans être obligées de passer par la filière vulgaire des vingt-cinq centimes d'entrée.

Donc, le vendredi et le samedi, les dames de bon ton s'attifent de leurs plus riches et plus séduisants atours et s'en vont exhiber qui une robe violette, qui une robe grise, qui une robe verte, qui un manteau de velours, qui un chapeau bizarre, etc. Et comme on compte dans notre bonne ville pas mal de dames possédant des robes violettes, grises ou vertes, des manteaux de velours, des polonaises ou des chapeaux bizarres, — il en résulte dans la salle de l'Exposition un encombrement tel que le visiteur, qui s'était bercé de l'illusion de se rendre compte des progrès de la peinture lyonnaise, se voit forcé, je le répète, de passer son temps à sauter sur l'une et l'autre jambe afin de ne pas fourrer ses pieds dans quatre-vingt-quinze centimètres de traine et de ne pas donner lieu à ces craquements sinistres qu'ont le privilège de mettre deux poignards dans les yeux de la femme déchirée.

Il y aurait cependant moyen de s'entendre.

Au fond, je ne trouve pas mauvais qu'une femme aime à faire toilette et tienne à se montrer dans tous ses avantages. — C'est d'ailleurs une habitude un peu trop ancienne pour songer à la déraciner, et en voulant la faire perdre, peut-être nous exposerions-nous à en voir contracter de plus mauvaises. Il vaut mieux qu'une femme passe trente-cinq minutes à nouer son chapeau qu'à boire des petits verres d'eau-de-vie.

Hé bien, étant admis que la plupart des dames qui vont le vendredi et le samedi à l'Exposition n'ont d'autre but que de faire parade de leur robe et de leur coiffure nouvelle, et qu'elles professent à l'endroit des paysages et des natures mortes une indifférence égale à celle de M. Pinard pour un journaliste dans le malheur, — pourquoi l'administration, par une mesure aussi sage que galante, ne consacrerait-elle pas une salle spéciale, voisine de celle du Musée, pour l'Exposition des dames.

Il me semble que tout le monde aurait à y gagner.

D'abord les visiteurs sérieux qui n'auraient pas l'en-nui de patauger dans la soie, le satin ou le simple taffetas.

Ensuite les visiteurs moins sérieux qui pourraient voltiger de l'une à l'autre salle, des légumes de M. de Noter à Mlle L..., et du pâté de foie gras de M. Carrey à Mme X...

que quelques réformes insignifiantes... comme cette permission de parler au réfectoire, par exemple.

Les trois pions. — Vous appelez ça une réforme insignifiante ! mais vous ne savez donc pas quel vacarme ils font lorsqu'ils se mettent tous à caqueter.

M. Petdeloup. — Je ne dis pas, mais il y a des accommodations.

Premier pion. — Oui, oui, je comprends : ainsi on pourrait leur donner la permission de parler, — mais seulement sur certaines choses, pour demander du pain au garçon.

Deuxième pion. — Ou à boire.

Troisième pion. — Ou encore pour dire que l'institution Petdeloup est la meilleure des institutions, et que M. Petdeloup est le plus respectable des maîtres de pension.

M. Petdeloup. — Juste ! c'est ça : il faudra me rédiger un petit règlement dans ce goût-là.

ACTE QUATRIÈME

La scène représente toujours le cabinet de M. Petdeloup. — On cogne à la porte.

M. Petdeloup. — Entrez. — Ah ! les élèves de rhétorique. Que voulez-vous, mes amis.

Un élève délégué. — Nous venons vous demander, M. Petdeloup, de vouloir bien donner suite aux promesses que vous avez eu l'obligeance de nous faire, car depuis ce jour-là, les professeurs ont redoublé de sévérité envers nous, pas moyen de dire un mot sans attraper des pousins à n'en plus finir : ainsi il y a quelques jours nos camarades Branchu et Popinard...

M. Petdeloup. — Comment donc, mes chers amis, mais plus que jamais je suis disposé à réaliser mes promesses : tenez, il n'y a pas vingt minutes que j'en causais avec vos excellents professeurs ; ils doivent m'apporter dès demain matin un règlement à ce sujet : vous serez content, je ne vous dis que ça : en attendant mes bons amis, retournez à votre étude, — et allez-vous asseoir.

ROB-ROY.

FEUILLETON de la MARIONNETTE

LES RÉFORMES DE M. PETDELOUP

Comédie

Personnages : M. Petdeloup, chef d'institution.
Premier pion. — Deuxième pion. —
Troisième pion. — Les élèves.

Premier acte. — La scène représente la salle d'étude de l'institution Petdeloup. — Une porte s'ouvre. — M. Petdeloup entre, il est vêtu d'une robe de chambre et d'un bonnet grec, un sourire non moins paternel que bienveillant flâne sur ses lèvres.

M. Petdeloup. — Mes chers enfants, depuis que je suis à la tête de cet établissement je ne dissimulerai pas que je vous ai tenus un peu en charte privée, mais vous étiez si turbulents, si tapageurs que j'ai été forcé d'employer pour vous discipliner des mesures sévères et rigoureuses ; aujourd'hui que votre caractère s'est assoupli de façon à me donner moins d'inquiétude, je considère dans ma sagesse qu'il est temps de me départir un peu de ma raideur et de vous lâcher légèrement la bride. Je vais de concert avec vos estimables professeurs aviser au moyen de vous rendre moins pénible et moins lourd le régime de la maison. Un de mes premiers bienfaits sera la permission, — demandée depuis longtemps, — de parler au réfectoire pendant le repas. — Je vais, je vous le répète, m'occuper de tout cela, et soyez bien convaincus, mes jeunes amis, que vous avez en moi, non pas un maître, mais un véritable père.

Tous les élèves. — Vive M. Petdeloup !

DEUXIÈME ACTE

La scène représente le réfectoire de l'institution Petdeloup, au moment du dîner. — Les élèves sont aux prises avec des tranches de bœuf qui résistent énergiquement aux coups de dent.

Anatole Popinard. — Dis donc, Branchu, passe-moi ton couteau.

Branchu. — Tu m'embêtes.

Anatole Popinard. — Crasseux, va !

Branchu. — Crasseux ! (il lui fait le poing), tu verras en récréation !

Le pion. — Les élèves Popinard et Branchu me copieront chacun cinq cents lignes.

Popinard et Branchu. — Mais M'sieu !

Le pion. — Vous répliquez, mille lignes !

Popinard. — Mais enfin, M'sieu, puisque M. Petdeloup a dit qu'on pouvait parler au réfectoire.

Le pion. — Plus tard, oui, mais vous ne tenez pas en core la permission : en attendant, mes bons amis, vous me copiez chacun vos mille bonnes petites lignes.

ACTE TROISIÈME

La scène représente le cabinet de M. Petdeloup. — M. Petdeloup. — Les trois pions.

M. Petdeloup. — Je vous ai fait appeler, Messieurs, afin que nous nous entendions sur les mesures à prendre pour réaliser les promesses que j'ai faites il y a quelques mois à mes élèves.

Premier pion. — Promesses qui dénotent certainement la bonté de votre cœur. — mais promesses un peu imprudentes, honorable M. Petdeloup.

Deuxième pion. — Très-imprudentes, M. Petdeloup.

Troisième pion. — Passionnément imprudentes, M. Petdeloup.

M. Petdeloup. — Cependant Messieurs, je ne pouvais continuer plus longtemps la sévérité de mon régime : les parents commençaient à se plaindre, quelques-uns même menaçaient de retirer leurs enfants, et alors...

Les trois pions. — Mais enfin, M. Petdeloup, si vous vous engagez dans cette voie, jamais nous ne viendrons à bout de tenir ces marmots en respect.

M. Petdeloup. — Oh ! un instant ! je n'ai pas entendu bouleverser mon système d'éducation ; il nous restera, soyez tranquille, assez de pousins et de retenues pour réprimer et punir les tapageurs ; seulement j'ai pensé

Enfin les dames elles-mêmes qui recevraient sans partage le tribut des admirations.

Qu'en pensez-vous ?

Mon idée est mauvaise, mais vous verrez qu'on ne la suivra pas, — pas plus que M. Delesvaux, président du Tribunal correctionnel de Paris, ne suivra probablement un humble avis que je voulais me permettre de lui donner.

M. Delesvaux, président de la sixième chambre, grâce à des procès de presse aussi difficiles à numérer que les étoiles du firmament, a acquis une réputation que je ne craindrais pas de qualifier d'euro-péenne.

Aussi ne sera-t-il pas étonné qu'un obscur journaliste de province soit au courant de ses faits et gestes.

Donc, j'ai lu dans un journal que M. Delesvaux était un homme fort spirituel et *faisant des mots*.

Ainsi, à une audience récente où l'on devait exécuter un journaliste, — l'avocat ayant demandé un renvoi de quinzaine pour que son client eût le temps de se guérir d'une bronchite, M. Delesvaux aurait répondu :

— Quinzaine, allons donc ! huit jours suffisent pour guérir une *bronchite d'audience*.

C'est gentil, ça, hein ?

Oui c'est gentil, — mais il y a un danger.

Sans doute, ce serait une singulière prétention de vouloir empêcher les magistrats d'avoir de l'esprit et de le faire connaître.

Seulement peut-être auraient-ils tort d'en abuser dans l'exercice de leurs fonctions, car ils nous autoriseraient à ne plus prendre au sérieux la moindre de leurs paroles, et le jour où ils condamneraient un homme à plusieurs mois de prison et pas mal de cent francs d'amende, le condamné serait en droit de s'écrier :

— Tiens, tiens, très-amusant, quel farceur que ce président !

Ce qui amènerait des confusions regrettables.

Wilhelm GIRL.

CASCATELLES

La petite Coclésine a le malheur d'être borgne ; — l'autre soir à l'Alcazar, un infect petit-crevé la raillait bêtement sur son infirmité ; Coclésine se rebiffant l'apostropha ainsi :

— « Et puis, après ! — Si je suis borgne, c'est toujours pas toi qui m'as tapé dans l'œil, crevé ! »

Je ne puis résister au désir de citer, pour ceux qui ne les connaissent pas, deux strophes, d'une verve satirique publiée, en 1835, par Alfred de Musset et intitulée : LA LOI SUR LA PRESSE.

« Une loi sur la presse ! o peuple gobe-mouche !
La loi, pas vrai ? quel mot ! comme il emplit la bouche !
Une loi maternelle et qui vous tend les bras !
Une loi, notez bien, qui ne supprime pas,
Qui réprime ! Une loi, comme sainte nitouche,
Une petite loi qui marche à petits pas ! »

« Une charmante loi, pleine de convenance,
Qui couvre tous les seins que l'on ne saurait voir !
Vous pouvez tout écrire en toute confiance ;
Votre intention seule est ce qu'on veut savoir.
Rien que l'intention ! Voyez quelle indulgence !
La loi flaire un écrit ; s'il sent mauvais, bonsoir !

Des gens qui m'ont toujours beaucoup amusé, ce sont les correspondants des grands journaux, en temps de guerre ; ces gens là sont fermement convaincus que leur crayon est le véritable burin de l'histoire.

En 59, ces messieurs *burinaient* sur les bords du Pô. — En 68, ils *burineront*, je le crains, le long de ce mur mitoyen, qu'on appelle : — la frontière.

Vous connaissez ces deux vers d'Alfred de Musset (déjà nommé) :

« Nous l'avons eu votre Rhin allemand,
Il a tenu dans notre verre. »

Et bien voilà, à mon avis, le véritable *bu-Rhin* de l'histoire.

Bout de dialogue entre deux suppôts de Bacchus (style antédiluvien.)

« J'te dis que tu me dois un canon.

« Non.

« Alors, c'est un canon nié ?

« Niais, toi même !

S. TRABAN.

Laissez-moi prendre des Notes?

I

Adrien Marx relatait dernièrement dans ses *Petits mémoires de Paris*, au *Figaro*, une nouvelle de la dernière importance ; c'est que, tandis que les aliborons du Nord, emportés par des affections pulmoniques,

Rosses, vivent ce que vivent les rosses,
L'espace d'un matin.

les ânes méridionaux atteignent un âge extraordinairement avancé en se nourrissant exclusivement de feuilles de Caroubier. — On va, paraît-il, distiller les feuilles du dit caroubier et en appliquer l'usage à tous les bipèdes phthisiques de la création.

N'ayant eu jusqu'à présent que des relations peu étendues avec le monde végétal, je n'ai pas l'honneur de connaître le caroubier ni la famille des Légumineuses dont il est le plus bel ornement, mais néanmoins je m'empresse de vouer une reconnaissance, — ce qui se fait de mieux en éternelles, — à cet arbre méritoire dont le propice feuillage sera peut-être un jour appelé à régénérer mes poumons fatigués par de nobles travaux (rien de ceux de Mlle Thuillier).

Cette admirable découverte, dont les ânes du pays — où fleurissent dans une douce intimité la roulette et l'orange ont été les Christophe Colomb, — prendra place parmi les derniers mots de la Science, — car vous savez que la Science dit son dernier mot une quinzaine de fois par année ; elle en a de rechange, des derniers mots : quand il n'y en a plus, il y en a encore.

D'ici peu, je vois la douce Revalesscière, forcée de s'exiler de la quatrième page des journaux qui l'ont vu naître, pour faire place au Caroubier.

Car pour peu que le Caroubier ait de l'ambition, — et il doit en être dévoré, — il ne bornera pas ses effets miraculeux à la guérison de la phthisie : — qui peut le plus, peut le moins, — le Caroubier sous la forme de pilules et de sirops deviendra un remède universel et souverain contre les maux de dents, les bronchites, les cors au pieds et la stérilité héréditaire chez les mères de familles (1). Lancé dans cette voie, le Caroubier ne s'arrêtera plus, il pénétrera dans les flacons de parfumeur sous l'apparence d'Eau merveilleuse pour teindre la barbe, — de sorte qu'avec l'usage interne et externe de ce mirifique Caroubier, — un monsieur blond et poitrinaire pourra dans un court laps de temps obtenir des poumons de fort de la halle, et une barbe rivalisant de noirceur avec les moustaches de Mlle Vigourel.

II

Maintenant, en l'envisageant sous un autre point de vue, cette découverte ne peut être que très-favorable à l'amélioration de l'art dramatique.

En effet, les dramaturges n'auront plus l'excuse de la phthisie pour faire au 5^e acte, expectorer ses poumons à une jeune première, — ce qui nécessite des frais ruineux de crachoirs, et si, désormais, une jeune personne tentait de mourir de la poitrine sur scène, — les titis sceptiques s'écrieraient en masse :

« Mais qu'elle broute des feuilles de Caroubier, c'te jeune fille, et que ça finisse. »

(1) Extrait des annonces d'un journal non moins sérieux que timbré.

Les auteurs dramatiques reviendront sagement au mouvement, par devant M. le Maire, prévu par le code Scribe.

Ainsi j'aime à croire que M. Dumas fils, suivant le mouvement général, et pour la plus grande satisfaction du public qui veut que ça finisse bien, modifiera la dernière scène de *la Dame aux camélias*, — qu'il pourra intituler « *la Dame au Caroubier* » —, à peu près dans le goût de cette ébauche :

LE DOCTEUR. — Où souffrez-vous, Madame !

MARGUERITE. — Oh ! là là, docteur, — (*la main sur la poitrine*) : — C'est là dedans que ça me chatouille.

LE DOCTEUR. — Rassurez-vous, mon enfant, ce n'est rien ; — un vétérinaire de mes amis a opéré dernièrement une cure merveilleuse sur une intéressante ânesse dont l'affection pulmonique était beaucoup plus alarmante que la vôtre, ainsi ne désespérez pas, quelques fioles de sirop de Caroubier et tout ira bien. — (*Tremble bien senti à l'orchestre*).

ARMAND. — (*Arrivant brusquement, chargé d'un flacon de sirop*). — Marguerite je t'apporte la vie !... le flacon de sirop de Caroubier, préparé dans le laboratoire du célèbre Floupin, rue Pourceaugnac, 100... — C'est santé... moins cher et meilleure qualité qu'ailleurs ; — Bois ce liquide régénérateur, ce remède béni du ciel. Trois francs la bouteille...

MARGUERITE. — Ah ! noble cœur ! — Je te ruine, mon ami.

ARMAND (*Avec élan*). — Laisse donc, on reprend le verre pour 15 centimes ; bois, le dis-je... — (*Marguerite avale le contenu du flacon, l'orchestre exécute le Sapeur en sourdine*).

MARGUERITE après avoir bu. — Ciel ! Quel bien intérieur... La vie renaît... et l'appétit aussi. — Ah ! mon bien aimé, je mangerais bien une tranche de cervelle aux truffes... avec beaucoup de truffes, trop de...

LE DOCTEUR. — Vous n'y pensez pas, diète absolue jusqu'à nouvel ordre, — caroubier — prendre une cuillerée toutes les heures, — agiter avant de s'en servir.

ARMAND. — Et maintenant, allons chercher un climat plus propice, fuyons vers cette plage enchantée... Alphonse Karr s'est retiré des affaires. — (*avec émotion*) Ah ! Marguerite, Marguerite, un Caroubier et ton cœur.

La toile tomberait... et la pièce aussi

Ah ! Caroubier, tu vas troubler mes nuits !

EMILE ORY

L'hiver a été rude pour les journaux. Mais il n'y a pas que des morts à enregistrer.

La Lune se voit en l'Eclipse.

Le Corsaire a endossé la casaque de Satan.

La Rue a rendu le dernier soupir dans l'Eclair en attendant qu'elle devienne le Réfractaire politique.

Le Satan à son tour a failli mourir d'inanition. Dans la prévision d'un nouveau danger, le gaillard vient d'ajouter une corde à son arc. Chaque semaine M. Lermine et tous les amis de Satan prendront leurs ébats dans les colonnes de notre confrère le Refusé.

Dartagnan dépose ses titres de noblesse. Trois fois par semaine Alexandre Dumas va nous servir les péripéties de son ex-Mousquetaire.

Sera-ce Georges-Dandin-Calino, un cocodès, un écrivain ou un voyou ? on ne dit pas...

Comme nous voici tous transformés en soldat, nous nous engageons à lire le *Franc tireur* de France qui vous démontrera l'art de tuer proprement son homme à 300 mètres.

APPENDICE

Le *Figaro* a publié l'autre jour un soi-disant catalogue des nombreux lots et bibelots dont se compose la fameuse collection Mabouloff (*épée de Damoclès, voile de l'anonyme, etc., etc.*); or, ce catalogue, — n'en déplaie à M. Adrien Marx, qui l'a dressé, — est fort loin d'être complet, et voici, entre cent autres, quelques-uns des principaux objets que l'on a oublié d'y faire figurer et qui font tous, cependant, partie de la susdite collection.

81. La mèche du fouet de la satire (donnée par M. E. de Girardin).
82. Une once de cambouis extraite de la roue de la Fortune. (Ce cambouis est celui dont on se sert généralement pour graisser la patte aux défenseurs de la veuve et de l'orphelin.)
83. La lame du couteau de Jandot. (Une vraie scie !)
84. Une grappe de raisins de la fable. (Excellente pour faire venir l'eau à la bouche.)
85. Une copie de l'extrait de naissance du fils.... de ses œuvres.
86. Le portrait-carte, très-ressemblant, du spectre de Banco. (Cette photographie a été tirée à l'ombre.... d'un doute.)
87. La hampe du drapeau de l'insurrection.
88. (Avis aux gens qui désirent engraisser.) Le calice de l'amertume plein jusqu'aux bords de sueurs du peuple. (A prendre par petites cuillerées, toutes les demi-heures.)
89. Un fac-simile en or chimérique du sceau du secret. (Donné par feu Polichinelle.)
90. Les attaches du masque de l'hypocrisie. (Collection Ratazzi.)
91. Une corde de la lyre d'Orphée. (Pouvant servir à attacher un grand au rivage.)
92. Une bûche retirée du foyer des passions.
93. Un pot de rouge de la honte. (Le meilleur de tous les fards pour faire disparaître peu à peu le stigmate de l'infamie.)
94. Une manche de la veste que tant de vaudevillistes et de dramaturges ont remportée. (Donnée par la Société des auteurs dramatiques.)
95. Plusieurs perles trouvées dans les fumiers de Job et d'Ennius.)
96. Une toile d'un grand maître, représentant une vue de l'horizon politique éclairé seulement par quelques lueurs d'espérance.)
97. Quelques flocons de neiges d'Antan. (Rarissime.)
98. Un bouquet de pensées profondes. (Cueilli le long du sentier de la vertu.)
99. Le manche de rasoir de *Figaro*. (La lame est en mains.)
100. Le boisseau sous lequel on met la lumière, (Donné par M. le rapporteur du projet de loi sur la presse.)
101. La....

Ah mais non ! il n'y aurait plus de raison alors pour que ça finisse !...

S. TRABAN.

A TRAVERS LA SEMAINE

Lorsqu'il y a trois ans environ mourut le duc de Morny, quelques journaux se firent l'écho du chagrin de Mme de Morny et racontèrent complaisamment un pèlerinage sur la tombe de son mari, ainsi que l'ablation de sa chevelure blonde : — en quoi lesdits journaux eurent tort.

Aujourd'hui, en effet, que Mme de Morny a laissé repousser ses cheveux, et qu'elle est sur le point de convoler en secondes noces, les gens grincheux pourraient faire des rapprochements désagréables, et trouver qu'après avoir déployé un tel appareil de douleurs, — *sesto* pour se remarier.

Le cardinal Lorenzo Bandi, directeur de la police pontificale, vient de publier un arrêté à l'occasion du carnaval de Rome.

Entre autres interdictions on y trouve celles-ci : « Défense formelle de s'envelopper dans un drap de lit et de sortir dans cet attirail.

« Défense formelle de jeter des fleurs et des bonbons sur les militaires. »

Il y a un danger à trop spécialiser ces interdictions, — car en vertu du principe que tout ce qui n'est pas défendu est permis, — les romains farceurs pourraient se croire autorisés à se promener par les rues vêtus de n'importe quoi qui ne fût pas un drap de lit.

D'autre part, s'il est interdit de jeter des bonbons et des fleurs sur les militaires, il pourrait également se rencontrer des gens assez mal appris pour les accabler d'autres projectiles moins gracieux : — des pavés par exemple.

Ce qui prouve que la police est une chose difficile.

JACQUES DANIEL.

Rêveries d'un canut sans ouvrage.

Entendant quelqu'un se moquer de la raie que les petits crevés se font si bien du front au cou, je ne pus m'empêcher de dire : La critique est aisée mais la raie difficile.

Au jeu de piquet, il vaut mieux avoir une quinte majeure qu'une de toux.

Ce qui prouve que le métier de canut est pénible, c'est que l'ouvrier tisseur use ses forces à couper les nœuds de sa pièce.

On donne à toutes les professions une qualification qui indique leur nature véritable; il en est toutefois auxquelles on ne doit pas ajouter une grande croyance, ce sont les professions de foi.

Les jeunes gens ont cela de commun avec les taureaux, qu'ils ont souvent de mauvais coups de tête.

Je ne suis pas étonné qu'il y ait plus de calme au sénat qu'au corps législatif, car, parmi les sénateurs, l'ordre est représenté par les cardinaux qui tous ont reçu le sixième sacrement.

* * * JÉRÔME ACCOCA.

Il a été commis dans l'Eclipse — de Lune — une coquille qui altère sensiblement le sens de la phrase : « Ce ne fut qu'en 1863 que Monsieur Pelletan vint s'asseoir sur les *gredins* du corps législatif. »

JÉRÔME ACCOCA.

NOTIONS D'ARITHMETIQUE.

DIVISION

Toute chose dans la vie a au moins un but; celui du Chassepot est de faire merveille; celui de la division est de chercher combien de fois un nombre est contenu dans un autre nombre appelé dividende. Exemple : cherchez le chiffre que contient le dernier dividende des obligations mexicaines? vous placez votre dividende et vous faites l'opération... $00 \over 00$

Le résultat dans ce cas s'appelle *ironie*, mais ordinairement on le nomme *quotient*, abréviation de *que c'est sciant*!

La division a encore pour but de jeter la désunion dans les familles ou dans une réunion d'amis, ceux qui se livrent à ce genre d'opérations emploient, pour arriver à ce triste résultat une arme blanche quoique noire, l'affreuse calomnie. Malgré tout le talent que ces individus peuvent déployer dans l'exercice de leurs fonctions peu délicates, on ne peut les féliciter sur leur habileté et on doit éviter le plus possible d'encourager ces sortes de divisions.

Il est inutile de chercher à faire la preuve de la division, la preuve de la calomnie n'étant pas admise en France; si on tient à la faire, il faut aller en Belgique.

Un homme passé maître dans l'art de faire une division est nommé général: cette qualité l'oblige alors à porter ses connaissances au sein des ennemis.

CAMENBERG.

SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS

EXPOSITION-1868

ALLEMAND

Présent! — Pardon, jeune élève! vous, vous êtes M. Allemand Gustave, et nous demandons M. Allemand Hector, le maître. — Il papa n'en pose pas cette année. — Et pourquoi cela? — Il *bisque* contre la Société; il en a pour deux ans, c'est dans ses habitudes. — Tant pis! Nous aurions bien voulu nous arrêter à lui avant de passer au suivant.

APPIAN (Adolphe.)

11. — Une halte à Rossillon.

« Au bureau! au bureau! Entrez, braves gens, et préparez vos gros sous. Gens de la campagne, nous sommes des escamoteurs de la ville, inclinez-vous. Vous verrez des choses mirabolantes, nous vous montrerons des objets que vous croirez voir alors même que nous en aurons escamoté l'air, la couleur et la lumière.... Au bureau!... A un franc le billet! »

12. Bords du Furan.

(Voir, pour une autre interprétation du même motif, le paysage de M. Lépagnez.)

13. Bords du Séran.

Ça, c'est pour les bourgeois.

14. Ruisseau sous bois.

Ça, c'est pour les artistes.

17-18.

Pour que la question toujours soulevée au sujet de ses fusains et de ses peintures soit enfin résolue, M. Appian expose cette année des aquarelles — peintes à l'huile sur fusain.

BAIL (Antoine).

39. Intérieur rustique.

Un fort gaillard veille à la porte pour empêcher les paysans d'entrer et de se mettre à table; ils saliraient les carreaux, les bancs et la table. D'ailleurs les bols, les cruches et les soupicières sont très-bien lavées, mais il n'y a rien dedans.

40. Intérieur rustique.

A la bonne heure cette fois, la soupe boue.

41. Un chemin creux.

Très-creux.

42. La Rose.

C'est une robe verte.

BEAUVÉRIE (Charles).

Fait tous les genres, mais n'a pas de chance; le jury, plein pour lui, d'une bonté aveugle, ne refuse pas ses tableaux.

Feu BELLANGÉ (Hippolyte).

Armée active.

BELLANGÉ (Eugène).

Garde nationale mobile.

BELLET du POISAT.

Grand seigneur que le public traite d'étrange fantaisiste parce qu'il ne s'occupe pas à lui plaire et ne fait pas de commerce. Sa fantaisie est de la science et du grand art.

BERTRAND (Jame).

88. Il lui sera beaucoup pardonné à Rome parce qu'il aura beaucoup aimé l'école de Lyon.

BIARD (François).

90-91.

Estimation de l'auteur : 6,000 fr. pièce.

Estimation du public : Accepté à 6,000 fr. payables en obligations mexicaines.

BIDAULT (Henri).

95. Route de Tenay.

Faux Appian. Il était bien placé et on le trouvait très-bon. On a changé de place. A qui diable cela pouvait-il déplaire ?

BONIROTE (Pierre).

106-107-108-109.

Professeur à l'Ecole.... Oh !...

BRUYAS (Marc).

152. Lion sortant du bois pour respirer des fleurs.

153. Portrait.

M. Bruyas tient décidément à être connu.

CABANEL (Alexandre).

160. Une Florentine.

Florentine ? par la peinture !

CARREY (Louis).

L'homme, le peintre le plus vivant de Lyon.

168. Nature morte.

169. Nature morte.

170. Nature morte.

CHABAL-DUSSURGEY.

177. Dessins. Fleurs.

Voilà qui est sérieux. Mais vous ne ferez jamais croire à un Lyonnais qui, par erreur, aurait trouvé cela bon, que M. Chabal n'est pas un élève de l'école St-Pierre.

CHAIINE (Achille).

179.

Les sept lignes du livret où on raconte le sujet qui devrait être représenté dans ce tableau sont très-émouvantes.

En voyant les jambes de ces bonshommes et en songeant que M. Chaine est professeur, comment pourrait-on s'étonner encore que l'école de St-Pierre ne marche pas ?

CHATIGNY.

A exposé les toiles de mesdemoiselles ses élèves. Il lui suffit d'environ huit à dix mois pour faire un élève réussi.

CHENU (Fleury).

189. Effet de neige.

O mon pauvre Chenu, n'ai-je pas cru te voir, quand tu peins, Jouer, sortant du collège, Au bouchon, avec des pains A cacheter sur la neige.

190. Place des Minimes.

Ce tableau, quelque un peu plus grand, me rappelle malgré moi celui de M. Lévine (545) qui avait si bien mérité, autrefois, une pension.... des minimes.

CHEVALLIER (Henri).

191-192-193.

Homme et peintre sympathique — dont le public ne s'occupe pas parce qu'il se fait peu de bruit autour de lui — et dont les peintres ne discutent pas la valeur pour qu'il ne les gêne pas.

CLÉMENT (Soyons-le....)

206-207-208-209.

Une page et demie de livret. — Ancien élève qui sera professeur.

DANGUIN (Jean-Baptiste).

Professeur de gravure à l'école St-Pierre. C'est de sa classe que sortent les meilleurs peintres. On ne s'y encroûte pas.

DIAZ de la PENA (Marius).

C'est le seul maître qui ait daigné nous envoyer quelque chose, — si encore ce n'est pas son marchand.

DOMER (Joanny).

M. Domer, qui occupe ordinairement trois ou quatre pages du livret, ne donne cette année que l'énumération et les titres de ses ouvrages. Les épreuves de ses épiques étaient perdues; mais, ayant eu le bonheur de les retrouver, nous nous empressons de les soumettre au public et de rétablir le livret tel qu'il devait être dans la pensée de l'auteur.

278. Mariage d'Amédée IV, duc de Savoie, et de Yolande de France, fille du roi Charles VII.

« Monsieur, consentez-vous à être uni à Mademoiselle par les liens du mariage. »

(Steiner-Pons, maire du 6^e arrondissement.)

Gai, gai, marions-nous, etc....

(Châteaubriand, génie du Christianisme.)

Le colonel.

— Mon ami, je vous donne la main de ma nièce. »

(Scribe, OEuvres complètes.)

« Et je vis, comme dans un nuage, des formes indécises, et je ne savais si elles étaient éclairées par les rayons obliques du rouge soleil couchant ou par la lumineuse et vague fumée d'une lampe pendue à la voûte. Mais, quand on m'eut transporté dans la grande salle, je reconnus de belles jeunes filles; leur cheveux détachés flottaient sur leur front. Et de beaux hommes; leurs armes pendaient à leurs côtés.... »

(Ossian, page 115.)

« Amédée IX était duc de Savoie et Yolande était fille du roi Charles VII. »

(Chroniques de Savoie.)

271. Les bergers.

Ah dites-moi qui vous a donné Le beau bouquet que vous avez ?...

J'ai un pied qui m'nuce Et l'autre qui ne va guère.... (Virgile, élogue III.)

272. Une bacchanale.

Allons aux Brotteaux,
Ma mie Jeanne,
Allons aux Brotteaux
Car il fait beau.

Nous y mangerons une salade,
Nous y danserons un rigodon.

(Théocrite).

(A suivre.)

PIVOINE.

CORRESPONDANCE

Pietro d'Alvarès à Nice. — Il est dix heures, un soleil splendide (par hasard) inonde de ses rayons une table ronde et la figure réjouie de cinq jolis minois présidés par un vieux barbon. Ces braves gens croquent tranquillement la classique cotelette, quand, au coup de sonnette, chacun s'écrie, le facteur ? La porte s'ouvre et une bouffée de violette envahit les appartements. — Vous voyez ces petits doigts curieux s'emparant de la boîte et découvrant les odorantes violettes. — D'où viennent-elles ? — De Nice ! tiens, qui cela peut-il être ? et les imaginations courent la pretentaine. — J'ouvre quatre lettres de Nice, une d'Antibes, et quelques autres des quatre points cardinaux.

Et voilà comment, signor Pietro d'Alvarès, on a découvert que vous étiez l'émissaire de La Houspignol. Merci à vous et à lui de votre gracieux envoi. Il était on ne peut plus parfumé. La Marionnette voudrait bien croquer vos anecdotes; mais, hélas, toujours des réminiscences.

De la Houspignol. — Que vos deux têtes soient ou non dans le même bonnet, appliquez-vous ce que nous disons à Pietro d'Alvarès ? Merci, en tous cas.

Tartuffe. — Ah vilain nom.... Probablement tu es le diamant non poli, à preuve les fleurs que contenait ta lettre au p'pa qu'Embaume; elles sont arrivées odorantes mais desséchées.... C'est l'emblème de bien des choses dans cette vie. Aie ! je m'arrête, j'allais philosopher.

Nous profiterons de quelques-unes de vos pensées.

G. — Impossible de semer une graine sans savoir ce qu'elle produira, et je crois avoir vu germer ladite graine chez mon voisin. La Marionnette n'aime pas la poire à deux. Merci de votre souvenir d'amitié.

Mlle G. — Le projet de société de prévoyance pour les ouvrières que vous nous soumettez, a toutes les sympathies de la Marionnette; nous en causerons avec nos amis et soyez sûrs d'avance de notre appui.

Paul de Mirmer. — Notre directeur serait très-content de vous voir.

Un abonné. — Votre nouvelle lettre nous est arrivée un peu tard; mais la semaine dernière notre réponse eût été la même. La question est excessivement délicate, ça touche aux affaires administratives diocésaines, et la Marionnette, toute disposée qu'elle est à poursuivre les abus quelque part qu'ils soient ne le pourrait pas dans le cas présent sans encourir la suppression. Nous tâcherons de modeler le sujet de manière à ce qu'il puisse danser sur les cordes de la Marionnette.

Sergent-Major Bostou, à Antibes. — Ta chanson ne vaut rien: tourne-nous quelque chose d'un peu propre et tu verra si la Marionnette n'est pas bonne fille, mais ne donnez pas des vers.

Jean Taff. — Nous avons tardé de te répondre parce que, cette fois, ça devait passer; pas de place aujourd'hui, ça sera pour plus tard. Continue.

CONCERT ANNUEL

Donné au Palais de l'Alcazar, dimanche 9 février à une heure,

Par la Fanfare Lyonnaise

Sous la direction de M. Joseph LUIGINI,

Avec le concours de Mesdames Moreau et Cortez; de MM. Peschard, Juillia, Méric, Marthieu et Barrielle, pour la partie vocale; de MM. Fargues, Moulmann, Nauwelaers, Dutertre, Laussel et Senée, pour la partie instrumentale, et M. J. Robert, pianiste.

Le propriétaire-directeur E.-B. LABAUME.

Lyon. — Imp. LABAUME, c. Lafayette, 5.